

# EN PRENANT LE FRAIS...

La famille toute entière prenait le frais sur le pas de la porte. On entendait dans la nuit les enfants qui, un peu plus loin, pratiquaient d'impossibles jeux...

— Tu sais, soupira la Golondrina, l'été il est venu tard mais je t'assure que on le sent !... De ma vie j'ai connu moi une chaleur comme ça !...

— Tous les ans tu dis la même chose sauta la grand'mère ! Rien y ressemble plus à un été qu'un aut' été ! Si toi, tu aurais vécu alors quand j'étais petite, qu'y fallait met' des draps mouillés au fenêt' pour pouvoir respirer, que les paroles elles se séchaient de la chaleur qu'y faisait, qu'est-ce t'y aurais dit ? Et tu vois, là encore je suis, fraîche comme une rose !...

Toinou, le mari d'Isabelica, se mit à ricaner.

— Regarde se sin berguensa, fit la grand'mère, avec sa figure de bourricot ! Vous pouvez rigoler tant que vous voudrez, mais si moi je serais pas là, vous vous mettriez pas plein la murmuration comme vous le faites chaque fois que vous avez les pieds sous la table ! Tontoron ! Que vous z'êtes bon rien que pour offusquer les gens !...

— Et moi qu'est-ce je fais, s'exclama Toinou ? Qu'est-ce je fais ! Si l'on peut pas rigoler main'nant quand on en a envie. c'est la fin des z'haricots !

— Calla té dit Isabelica à son mari, sèchement !

— Moi je m'en vais me coucher fit Toinou, que vous z'êtes tous ici à la que salta, à oir ce qu'un y fait ou ce qu'y fait pas pour lui tomber dessus...

— Cours te coucher, hijo mio, proféra sur un ton de fausse piété la grand'mère. Tu dois t'êt' plus fatiguée d'avoir fait la sieste j'qu'à six heures, que je sais pas quoi me dire !...

— Tu vois, tu vois, cria Toinou à sa femme, après tu iras dire que c'est moi que je cherche des z'histoires !

Joaquitin voulut tout arranger :

— C'est la chaleur qu'elle nous énerve dit-il. Si vous savez pas vous aut' qu'au café cet' après-midi à peine si on pouvait jouer à la belote de sueur ! Qu'elle nous venait jusque dans les z'yeux !

— C'est pour ça dit Toinou qu'à ce pauv' Pépico Bolbacet comme y voyait pas clair, tu l'y as sorti un carré avec une dame et trois valets ! Qu'estaffa !

— Moi s'écria Joaquitin ! Çui-là qu'y t'entend, vrai y dit que c'est ! Dis-moi de tricheur pisque t'y es !

— Et qu'est-ce y vous faut de plus ricana la grand'mère ? Qu'y vous fiche un simboubasso sur le crâne ou quoi ?

— Si encore tu dis toi, hurla Joaquitin tout à fait en colère, que la triche et moi ça fait qu'un, du gnon que tu te reçois tu t'en vas en train de dire padre no hé sido ! A oir si on est ici ou dans la rue !

— Pas un mot de plus, que dans la rue on est conclut la grand'mère.

— Toutes ces disputes elles seraient pas arrivées soupira la Golondrina si on m'aurait écoutée à moi !

— Oтра savia fit la grand'mère ! Qu'est-ce on aurait dû t'écouter ?

— Pos, si on aurait loué un cabanon comme j'avais dit moi, tout l'été on l'aurait passé au frais ! Et on serait pas comme des crins ! A vingt mille francs y en avait sur l'Echo ! Pour trois mois ! Et pas n'importe où : sur la Côte, comme y disent à Paris : à la Téréja et au Barranco la-Gota ! En bois et tout, avec l'eau qu'elle coule de la falaise, qu'en laissant une cuvette tout' la nuit le lendemain t'y as de quoi faire la toilette !

— Ça y nous manquait sauta la grand'mère, le cabanon à estas horas ! Non, ma fi ! Que bon et bête ça commence par la même let' ! Quand ton pauv' père il avait loué le cabanon à la Sardine

— que c'était pas un cabanon mais une villa, avec deux pièces, sur pilotis, une cuisine qu'on pouvait manger dedans de grande qu'elle était et une vérandah en bois presque neuve ; c'était Madame Sacamuelas qu'elle nous l'avait louée ; y avait à peine cinquante ans que son grand père à elle y l'avait construite avec ses mains et des vieilles caisses ; comme il était épicier en gros y recevait le savon dedans — moi j'ai su ça que

c'était le bord de la mer.

— Et quoi fit la Golondrina ?

— Et quoi reprit la grand'mère ! Un esclavage !

— Pourquoi un esclavage demanda Isabelica ?

— Ma fi dit la grand'mère avec solennité ! Tu t'en vas à la plage pour te reposer. Tu t'installes : t'y as porté que le triste nécessaire pour toi comme linge et comme vaiselle...

— Vouï et alors interrompit la Golondrina ?

— Les cousins y commencent à arriver, continua la grand'mère : et vas-y les cousins et les cousines ! D'abord c'est les vrais, ceux-là qui risquent pas que tu te les z'attrapent par le bras pour les fiche dehors ! Après c'est ceux de pitère : et les cousins des cousins et les tantes et les z'oncles ! Moi de ma vie je m'en étais tant vus ! C'est à la Sardine que j'ai connu les neveux à ton père et y avait quinze ans que nous z'étions mariés ! C'est simple, la tante Zidora, la sœur à ton père, je l'ai vue deux fois dans ma vie : une fois que son mari il était mort, qu'elle pouvait pas faire autrement et à la Sardine ; l'année d'après elle est morte sans me le faire dire ni rien ! Je l'ai su que bien après, pasque les types des contributions y sont venus ici à oir si moi j'étais pas héritière et si y avait pas quelque chose à gratter...

— ben, mon ami fit la Golondrina !

— Le lendemain du jour où nous sommes z'arrivés là-bas, ton pauv' père il a fallu qu'y revienne à la maison chercher la poêle des gaspachos, la grande pour quarante personnes ; et c'est moi je me suis mis à épilucher les piments et les tomates pendant les trois mois ; l'épicier de la Sardine y m' a demandé une fois si c'était pas moi que je tenais l'hôtel ! Et là y z'étaient tous : au début y sont venus pour l'après-midi, soi-disant que y z'avait pas un aut' endroit pour se déshabiller ; et après, comme y z'ont vu que ça mordait, là y se sont installés à manger et à dormir. Je savais plus où les met' : y en avait dans les chamb', dans la vérandah et dans la cuisine en long et en travers. L'onc' Siridanio, j'ai dû le coucher une fois sous le potager, du monde qu'y avait. Y s'est fichu un coup avec le bidon sur la tête que le lendemain même il est parti ; le soir, sa place elle était prise ! Et moi pendant ce temps, vinga épilucher les tomates et les piments !

— Tu dormais bien, quand même demandé Isabelica ?

— Pos hormosement fit la grand'mère. Mais je me couchais le soir comme une bourrique, de fatiguée que j'étais...

— Et le dimanche...

— Le dimanche c'était une aut' saragate ! Comme à cet Sardine y avait ni une épingue pour faire de l'omb', les gens y venaient sous les pilotis...

— Quels gens, demanda la Golondrina ? La fami' ?

— La fami' non : elle était dessus ! Y avait deux couches : au premier la fami' au rez-de-chaussée les z'étrangers ! Et là en bas, y se mettaient à faire la cuisine et tout. Comme le parterre de la villa il était fait avec des planches qu'on pouvait passer la main entre, j'avais moi toutes les vapeurs des riz et des calderos qu'elles me montaient jusque sous les jupes ! Je passais mon temps à leur fiche des bassines d'eau pour les z'empêcher de parler ! On aurait dit qu'y choisissaient l'heure de la sieste pour commencer leur jakète !... Si je te dis que pour moi le cabanon ça a été un enfer !... Et main'nant tu veux toi qu'on en loue un ? Ni cadeau ! Tu te le loues toi si tu veux et moi tu me laisses ici bien tranquille !

— Et comme ça c'est terminé, ton histoire à la Sardine ?

— Comme ça c'est terminé ? Pos qu'un jour les cousins de la cousine Dolorès y sont partis en nous fauchant la poêle sous prétexte que eux y z'avaient la même et qu'y z'ont confondu !

— Quel culot fit la Golondrina ! Et t'y as pas porté plainte ?

— Qué plainte ni otcho quartos s'exclama la grand'mère ! Va sa'oïr toi au miyeu de quarante personnes qui c'est qui t'a fauché la poêle ! Je l'ai appris qu'après...

— Alors t'y as pu te reposer sans la poêle dit Isabelica ?

— Vouï ironisa la grand'mère ! Le lendemain, vous rentiez à l'école et on est revenus...